

voins; le courage d'oublier un instant amoureux qui a fût son esprit, sans rien garder. A sa conscience.

C'est, le pauvre Frédéric Morel aura le droit d'aimer encore un mari, d'adorer encore une femme, et il pourra s'écrier au souvenir de son imprudent folâtrer. Plus de peur, que de mal !

LE FANTASQUE. QUÉBEC, MERCREDI, 13 AVRIL, 1813.

Fantaisies, REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS. (Qui étonne aime bien châtie).

Correspondance.

CHACUN LE SIEN, LE DIABLE N'A RIEN. C'est encore moi, monsieur l'Éditeur, qui veut vous demander un petit coin de votre estimable journal pour m'entretenir avec mes compatriotes sur ce que je considère comme le premier intérêt de nous tous ennemis-français. Ne croyez pas que je prenne la plume aussi souvent sur cet insupportable sujet parce que je me croirois capable de le traiter convenablement; loin de là, je sais que beaucoup de nos jeunes gens pourrissent, s'ils voulaient seulement arracher quelques minutes à leurs plaisirs plaider la cause que j'embrasse avec beaucoup plus d'éloquence que moi; mais, monsieur, la cause du pays demande la coopération de chacun selon ses moyens; je donne ce que je peux, je crois faire mon devoir: ceux qui restent inactifs sont écopables dans la proportion des talents qu'ils pourrissent apporter dans la balance.

Combien de journaliers qui aujourd'hui de la fièvre et du froid doivent regretter aujourd'hui d'avoir abandonné leurs belles compagnes pour venir s'établir dans nos faubourgs pensant qu'avec les deniers de la ville le pain allait leur tomber dans la bouche sans qu'ils aient le peine de le gagner? Quelc'est la cause de cette effrayante situation qui leur a fait mépriser la maison paternelle? C'est l'orgueil, c'est le désir de s'établir comme les messieurs des cités; c'est l'indifférence que leur ont inspirée pour les produits de son laboureur, les gens qui par un ruineux étalage de l'agonie étranger lui ont préché par exemple une leçon malheureuse qui s'est adressée à sa vanité. N'est-il pas déjà bien tard pour recourir dans la bonne route, monsieur l'Éditeur? Non, pourvu que chacun mette la main à l'œuvre sacrée de la réforme sociale.

Le premier résultat de l'orgueil a été de dépeupler nos campagnes de ses bras les plus forts; bien des cultivateurs sont à présent réduits à employer des enfants pour les travaux les plus rudes; ce qui jette encore plus d'imperfection que par le passé dans la méthode de culture; on ne peut plus donner le soin nécessaire aux engrais; on ne sème pas assez de légumes pour en donner aux animaux; les outils sont négligés, et les divers objets qui servent utiles à la vie, exclusivement toute une partie de la population ne s'en occupe point que présentement aujourd'hui est nos marchés; les denrées des produits de nos arsins ont rendu au point que fait un des cultivateurs venir vendre de bons bœufs de laire et des gants qu'ils avaient faits eux-mêmes pour en acheter d'autres qui payoient plus cher, qui valaient beaucoup moins, mais qui avaient à leurs yeux le mérite de venir d'Angleterre. Si nous disions cela au pauvres ouvriers d'Europe ils ne voudraient pas nous croire.

Ne voit-on pas dans ces détails qui semblent fuir les principales causes de la diminution de notre prospérité. On attribue tout à la politique on ne pense qu'à cela, on ne s'occupe pas d'autre chose et pourtant, mes amis, vous conviendrez-vous moi que toutes les belles raisons qu'on nous donne, les espérances qu'on veut nous faire concevoir, les charmes du gouvernement responsable etc, ne satisfient que l'orgueil national et ne peuvent que nous enlaidir sur nos intérêts véritables et nous conduire à la ruine du nôtre sans toute espèce. Que peuvent servir les plus belles institutions à un peuple qui est à la veille de mourir de faim, car c'est bien réellement là que nous en viendrons si nous conti-

nuons à oublier de l'Angleterre des objets inutiles que nous payons en argent tandis qu'on nous vois les américains et nos véritables frères du Haut Canada les peinent en produits de leur industrie, totalement agricole.

Co. qu'on dit pour les hommes ne pourrissent pas l'oppliquer en certains cas aux jeunes filles qui au lieu de vivre chez leurs parents, dans leur campagne, de vaquer aux travaux intérieurs, préfèrent venir prendre du service chez les citoyens moyennant un mince salaire qu'elles destinent en entier à des rubans, à des fantaisies qui leur donnent les ridicules de nos demoiselles sans leur prêter les grâces qui les peuvent racheter; ces pauvres filles travaillent du matin au soir, souffrent pendant tout un mois les caprices d'une maîtresse souvent acariâtre, pour la seule gloire de se promener en simple dimanche et d'avoir un chapeau à la mode, une robe de gros de Naples, un beau shawl du second ou de troisième main, et des bas trépas!

M. trouvant il y a quelques jours dans un magasin où l'on parlait fort de la nécessité de porter des étoffes du pays; tout le monde avouait que ces habits sont aussi beaux, et meilleurs que ceux de manufacture étrangère. Un étranger même en convenait; mais il y avait là un jeune comte (ils lui-même de cultivateur) qui dit que pour lui il ne voudrait jamais porter de l'étoffe du pays parce qu'il donne Pair trop habillant! Si quelqu'un m'avait raconté pareille chose, je ne l'aurais pas voulu croire. C'est un grand dommage aux dames qui ont en la générale idée de commencer à porter des étoffes canadiennes; j'ose espérer à voir que cet exemple ne sera pas perdu et que nous lui devons sous peu notre régénération.

Mais, monsieur, je regrette infiniment de voir que notre jeunesse en masse n'imite pas un jeune monsieur de cette ville, étudiant en médecine, dont tout l'habillement est sans exception le produit d'ouvriers canadiens et de matières premières dues à l'agriculture canadienne. J'ai vu qu'il le fait, c'est pourrissent suivre son exemple qui vaut mieux mille fois que les meilleurs sermons qu'on ne met point en pratique. La manière la plus simple de lui exprimer notre reconnaissance tout en tant du produit, c'est de faire comme lui et de ne plus traiter comme un rêve une chose expérimentée.

Je demande pardon aux amateurs du lude de cette forêt. Je n'ai qu'à vous passer la mauvaise humeur où me met l'obstination de ceux qui en dépit de la misère générale veulent à tout prix faire les messieurs à la façon anglaise. En attendant la présente communication vous obligerez un administrateur de l'industrie du pays et un de vos plus constants lecteurs et abonnés CASADIENS.

HEUREUX IDÉE. Nous accusons réception d'une lettre de beurre de la part de notre agent S. F. pour trois abonnements d'un an. Nous promettons à ce monsieur de ne jamais dire un mot contre lui, quoi qu'il puisse faire. Nous avouons que ceux qui jusqu'ici ont essayé de nous beurrer n'ont jamais si bien réussi.

Correction à faire dans la langue vulgaire. On ne dit plus: Per pleut sur les hommes, on pourrissent comme la miebre sur un pauvre homme, mais comme les coups de bâton sur un greffier de ville.

AUX CORRESPONDANTS.

Les Plures communications inévitablement remises au prochain numéro, avec la lettre de Sir Chas. Atteiffé dont nous avons parlé dernièrement.

ARRÔCHES.

A été tel le ciel s'aider.

CHIEN PERDU

UN CHIEN de race, un CHIEN de race POINTEUR, couleur café, bien fou, le portait blanc. Toute personne qui le verra après ce avis se sera sa surveillance le lui. Quiqu'un le ramènera chez Mr. JON. VERRAN, marchand, Faubourg St. Roch sera récompensé. Québec Avril 1813.

MANUFACTURE DE POELES RUSSES

MANUFACTURE DE POELES RUSSES A PATENTE. No. 99, rue de la Sabourie St. Vallier, à Québec. M. S. MOLINSKI se les reconnaît qui désire voir prochain, dans des édifices sont public, ou privés, où voudrait être pas tarder à lui transmettre leurs commandes par lettres adressées à elles, veulentes qu'il puisse les servir à temps, et surtout à leur éloges, avant la clôture de la navigation. Y l'impossibilité de se procurer sur-le-champ, dans ce pays assez d'ouvriers formés à ce genre de fabrication, et de nous en procurer commandés à la fois, l'on sera servi dans l'ordre de leurs dates. Québec, 20 mars 1813.

L'ARTISAN.

AUX AGRICULTEURS.

LA demande de plusieurs personnes de la Campagne, les propriétaires de l'Artisan, veut dans la première semaine du mois d'Avril, agrandir le cadre de nos lettres adressées à elles, veulentes qu'il puisse les servir à temps, et surtout à leur éloges, avant la clôture de la navigation. Y l'impossibilité de se procurer sur-le-champ, dans ce pays assez d'ouvriers formés à ce genre de fabrication, et de nous en procurer commandés à la fois, l'on sera servi dans l'ordre de leurs dates. Québec, 20 mars 1813.

A LOUER.

Pour plusieurs années, livable au premier Mai prochain. Les terres situées de Bas Brion à un mille de Québec, sur le territoire de St. Valois, jouissent d'un bon sol, on y dépend de 21 arpents de long sur 1 1/2 de large rempli d'arbres fruitiers deux vergers, écuries, etc. La tout dans le meilleur état, puis élargir et en outre 9 dix arpents de terre en eau.

UN USI à LOUER ou à VENDRE une charpente de maie maison sur la même terre avec 4 lots de quarante pieds sur soixante charpe, environ 10 à 11 arpents de terre et prairie.

UN A VENDRE une grande maison, avec issement au Faubourg St. Valois, jouissant d'un bon sol, on y dépend de 21 arpents de long sur 1 1/2 de large rempli d'arbres fruitiers deux vergers, écuries, etc. La tout dans le meilleur état, puis élargir et en outre 9 dix arpents de terre en eau. M. SAUVAGEAU. Québec le 1er Octobre 1812.

JOS. LYONNAIS,

L'IMPRIMERIE, ST. ROCH, RUE DES PRAIRIES, No. 34. INFORME respectueusement ses amis et le Public en général qu'il est prêt à faire un répertoire tout instrument de musique, à des prix raisonnables, offre la vente quelques VIOLONS et CLARINETTES. Québec, 31 Octobre 1812.

A VENDRE

AU PLUS BAS PRIX, SES MAGASINS CHAQUE CÔTÉ DE LA PORTE.

UN Assortiment général de FOURRURES d'hiver de la robe de Caribou, de Nord et du Sud. Canques de pelletterie de toutes sortes. Un grand assortiment de Canques de Drap avec la robe de Caribou, de Nord et du Sud. Mlleurs, Gants, Souliers de Caribou, Sacs de voyage.

Manteaux de Caoutchouc de la meilleure qualité. B. CORRIEUX. Québec 9 Oct. 1812.

UN PORTRAIT-CROQUIS DE J. F. PERRAULT ECR.